

PHILIPPE
JACCOTTET

Paysages
avec figures absentes



nrf

Poésie / Gallimard

COLLECTION POÉSIE

PHILIPPE JACCOTTET

Paysages
avec figures
absentes

nrf

GALLIMARD

© Éditions Gallimard, 1970.
© Éditions Gallimard, 1976,
pour la nouvelle édition revue et augmentée.

*Paysages avec
figures absentes*

Je n'ai presque jamais cessé, depuis des années, de revenir à ces paysages qui sont aussi mon séjour. Je crains que l'on ne finisse par me reprocher, si ce n'est déjà fait, d'y chercher un asile contre le monde et contre la douleur, et que les hommes, et leurs peines (plus visibles et plus tenaces que leurs joies) ne comptent pas assez à mes yeux. Il me semble toutefois qu'à bien lire ces textes, on y trouverait cette objection presque toute réfutée. Car ils ne parlent jamais que du réel (même si ce n'en est qu'un fragment), de ce que tout homme aussi bien peut saisir (jusque dans les villes, au détour d'une rue, au-dessus d'un toit). Peut-être n'est-ce pas moins utile à celui-ci (en mettant les choses au pis) que de lui montrer sa misère; et sans doute cela vaut-il mieux que de le persuader que sa misère est sans issue, ou de l'en détourner pour ne faire miroiter à ses yeux que de

l'irréel (deux tentations contraires, également dangereuses, entre lesquelles oscillent les journaux et beaucoup de livres actuels). Des cadeaux nous sont encore faits quelquefois, surtout quand nous ne l'avons pas demandé, et de certains d'entre eux, je m'attache à comprendre le lien qui les lie à notre vie profonde, le sens qu'ils ont par rapport à nos rêves les plus constants. Comme si, pour parler bref, le sol était un pain, le ciel un vin, s'offrant à la fois et se dérochant au cœur : je ne saurais expliquer autrement ni ce qu'ont poursuivi tant de peintres (et ce qu'ils continuent quelquefois à poursuivre), ni le pouvoir que le monde exerce encore sur eux et, à travers leurs œuvres, sur nous. Le monde ne peut devenir absolument étranger qu'aux morts (et ce n'est même pas une certitude).

Mais je ne veux pas dresser le cadastre de ces contrées, ni rédiger leurs annales : le plus souvent, ces entreprises les dénaturent, nous les rendent étrangères; sous prétexte d'en fixer les contours, d'en embrasser la totalité, d'en saisir l'essence, on les prive du mouvement et de la vie; oubliant de faire une place à ce qui, en elles, se dérobe, nous les laissons tout entières échapper. J'ai pu seulement marcher et marcher encore, me souvenir, entrevoir, oublier, insister, redécouvrir, me perdre. Je ne me suis pas penché sur le sol

comme l'entomologiste ou le géologue : je n'ai fait que passer, accueillir. J'ai vu ces choses, qui elles-mêmes, plus vite ou au contraire plus lentement qu'une vie d'homme, passent. Quelquefois, comme au croisement de nos mouvements (ainsi qu'à la rencontre de deux regards il peut se produire un éclair, et s'ouvrir un autre monde), il m'a semblé deviner, faut-il dire l'immobile foyer de tout mouvement? Ou est-ce déjà trop dire? Autant se remettre en chemin...

Plus qu'aucune autre saison, j'aime en ces contrées l'hiver qui les dépouille et les purifie. Une saison pour les anges, à condition d'oublier les fades images à quoi les religions en vieillissant les rabaissent (petites créatures roses, joufflues, ou fantômes sans nerf), et de les imaginer tels qu'ils peuvent seulement être, s'ils sont : puissances promptes et limpides, navettes aveuglantes éternellement occupées à tisser, au-delà de toute allégresse, l'étoffe de la lumière. Car se sont éteints les feux tendres des fleurs, se sont tus leurs aveux et leurs appels, refermés leurs yeux; car sont tombées au sol, qu'elles n'encombrent même plus, toutes ces verdure qui avaient édifié pour les rêves ou le souvenir de trop sournois asiles, pavillons d'ombre pareils à la grotte où Didon et Énée s'enfermèrent, fuyant un orage pour un autre, non moins humide, non moins brûlant; l'esprit

cesse d'entendre les conseils de ce qui brûle, se tord, se renverse et soupire, de ce qui serpente et se dénoue, l'invitation de ce qui cache, enveloppe et captive, le pressant murmure de la chaleur; le regard est libre de courir au loin, de mesurer l'espace et d'en rejoindre les éléments.

Les herbes qui frémissaient, pleines d'insectes dans leurs mailles à perte de vue, se sont desséchées, couchées, changées en paille; les arbres ne sont plus, à contre-jour, que du charbon couronné de fumée, et ailleurs de la poussière suspendue; et les labours montrent la terre sombre, lourde, muette comme une sorte de sphinx affleurant.

Les couleurs solaires, le sang et l'or, colère et richesse, où est-ce passé? Du monde, pour un temps, lions et taureaux s'absentent, sans qu'il en paraisse affaibli. Plus de conquêtes, sinon pour le seul regard! Et le bleu n'est plus une matière, c'est une distance et un songe. Et le vert qui persiste dans le lierre et l'yeuse se couvre de cendre ou d'ombre, comme une pensée qui veut se garder secrète, et s'adjoindre la mort pour mieux durer.

La force qu'ici l'hiver célèbre, ce n'est donc pas celle qui triomphe par le fracas et la rapidité des armes, celle qui, survenue d'en haut, fauche et piétine, avec des étendards, des trompes, des panaches, des tro-

phées; c'est la force qui dure et supporte, celle qui est en bas, patiente, immobile, recueillie, portant couleurs de bure et de buis, d'humilité et de silence; c'est le passé épais, c'est le sombre, l'immémorial; c'est comme un monument de pierre qui, au lieu de s'élever pour imposer, se réduirait à une immense et profonde assise qu'il faudrait se pencher pour honorer (et le lierre qui ne monte pas, qui reste attaché au sol, est nommé « couronne de terre ») : au-dessus de quoi l'espace s'est fait d'autant plus vaste, d'autant plus ouvert, pour qu'y passent plus librement les brillants véhicules du jour, lavés des allusions et des fautes de la couleur.

On dirait maintenant que font accord le solide et l'ajouré : un instant, la terre a l'air d'une grande barque de bois éprouvé, grée de ciel clair, un instant seulement, car l'image, si elle insiste, gêne. Il y a bien, pourtant, cette vieillesse touchante des vieilles fontaines creusées dans des troncs au plus sombre des forêts, des vieilles carènes qui ont beaucoup porté (autant de morts, celles-là, que celles-ci de poissons); et il y a bien, dans les arbres, à la place des feuilles, cette blancheur, ce battement de lointains... Et le monde, si l'on y songe, n'est pas à l'ancre...

... Il y a de grandes étendues pleines de pierres : le chêne vert y réussit encore à pousser, avec ses feuilles comme autant d'épineuses carapaces d'insectes en fin de mue. Sous ces pierres que la charrue déplace en crissant (le soc si net que l'on y pourrait voir voler des reflets de pigeons, et l'homme qui le pousse, c'est comme s'il voulait enfouir des miroirs dans la terre, y enfoncer le ciel glacé; et à rêver un peu plus seulement, on croit suivre une étrave d'eau dans une houle de vieux bois), sous ces pierres s'élabore lentement une espèce de charbon parfumé, ou de noires éponges contractées aux pores pleins de terre, que les chiens flairent, exhument, précisément en cette saison froide avec laquelle s'accorde leur noirceur minière; petites boules de charbon qui se consomment peu à peu, non en chaleur, mais en parfum, un parfum presque écœurant à force d'intensité, comme montant d'un autre monde... Les seules bêtes qui s'accommodent de ces pâtures de pierres sont les moutons qui en ont la teinte, avec leur naïveté farouche, presque muette, portant leur fourrure effilochée et sale tels des saints Jean-Baptiste. La nuit, on peut les entendre doucement bêler sous la lune, à laquelle on les dirait voués comme au fanal laiteux de leur étable. Le jour, ce sont des pèlerins un peu hagards qui procèdent,

suscitant devant leur cortège une crépitation de sauterelles, pierreries sans cesse éclipsées par leur écrin trompeur...

... On rencontre aussi des genévriers; et bien qu'ils ne soient jamais plantés en figures régulières, ayant poussé tout seuls au hasard du vent, ils ne semblent pas vraiment épars; on les croirait groupés simplement selon des combinaisons plus mystérieuses, des espèces de constellations terrestres dont ils seraient les astres : c'est qu'ils ont aussi quelque chose de lumineux en leur centre, on serait tenté de dire une bougie. Ils ressemblent à de modestes pyramides dont le vert sombre, couleur de temps et de mémoire, se givre en son milieu : de petits monuments de mémoire, de profondeur givrée, entre lesquels le promeneur s'arrête, pris dans un réseau... Aire choisie, délimitée par le vent, site d'obélisques semés par le souffle d'un Passant invisible, tout de suite et toujours ailleurs...

Le blason de l'hiver est de sable, d'argent et de sinople; d'hermine le jour, s'il neige, et la nuit de contre-hermine.

(Ces images en disent toujours un peu trop, sont à peine vraies; il faudrait voir en